

son traité de sociologie. Ou bien on exposera l'histoire moderne de l'Europe, en montrant comment le cercle de nos relations politiques et commerciales est allé s'élargissant depuis la fin du xv^e siècle, comment le monde civilisé est devenu, devient sans cesse plus grand, comment la solidarité du genre humain s'établit et se développe avec le progrès des moyens de communication. C'est surtout ici que je compte sur la liberté des méthodes et la diversité des programmes. Ayons de bons maîtres et fions-nous à eux ; ils ne changeront ni la suite des siècles, ni la série des faits, mais ils mettront plus de vie dans leurs narrations, plus de couleur et de mouvement dans leurs peintures, si nous leur permettons de les composer à leur gré.

CHAPITRE XV

LA GÉOGRAPHIE

Un des hommes qui ont discuté avec le plus d'autorité les questions d'enseignement, M. Cournot, écrivait en 1864, à propos de la géographie :

« Si l'on passe en revue chaque contrée, en faisant connaître la nature du climat, la structure
 » du sol, les richesses naturelles qu'il possède,
 » les mœurs et les lois des populations qui l'habitent, surtout leur industrie et leur commerce,
 » en insistant davantage, comme de raison, sur
 » les contrées avec lesquelles nous avons nous-mêmes plus d'affinités de mœurs et d'institutions, plus de relations de commerce et
 » d'affaires, on aura institué l'enseignement qui

» donne, sous la forme la plus attrayante, le plus
 » de connaissances directement utiles, au point
 » de vue de notre époque. Si donc le principe de
 » l'utilité immédiate et pratique devait un jour
 » prévaloir, au préjudice de la culture littéraire
 » et au préjudice de l'histoire elle-même, dans
 » les procédés de l'institution secondaire (car il
 » s'agirait alors de procédés et d'instruction,
 » bien plus que de méthodes et d'études), nul
 » doute qu'un enseignement géographique com-
 » pris de la sorte n'y dût tenir une grande place,
 » peut-être même la place principale. On n'en est
 » pas encore là, et rien ne nous porte à presser
 » l'avènement de ce futur ordre de choses. »

Ainsi M. Cournot jugeait déjà, il y a vingt ans et davantage, que la géographie, enseignée d'une façon complète, peut être la plus utile des études; il estimait qu'il n'en est pas de plus attrayante. S'il avait reconnu que c'est également la plus belle, la plus féconde, la plus propre à former un esprit vraiment cultivé, il aurait sans doute devancé l'avenir qu'il prévoyait; il aurait revendiqué pour la géographie cette place principale que lui doit un jour assurer le principe de l'utilité immédiate et pratique. Mais

il semble que cet esprit, d'ailleurs vigoureux et pénétrant, n'ait pu s'élever au-dessus du préjugé qui oppose l'utile au beau jusqu'à prendre l'utilité pour une sorte de laid, ou tout au moins pour une marque d'infériorité. Ce reste de sentiment aristocratique fait penser aux Chinois, qui voient des signes de noblesse dans la petitesse artificielle des pieds chez les femmes, et dans la longueur des ongles chez les hommes. Ne pouvoir se servir de ses pieds pour marcher, de ses mains pour travailler, c'est une façon singulière de se séparer de la foule, et les Anglais sont assurément plus sages, qui font jouir les enfants des classes riches des bienfaits d'une forte éducation gymnastique. Mais il s'en faut de peu que nous appliquions à l'éducation de l'esprit la doctrine chinoise; au moins avons-nous coutume d'accorder indifféremment à certaines études les épithètes de noble et de désintéressée, comme si ces deux mots étaient synonymes.

L'opinion publique est aujourd'hui tout à fait convaincue de l'utilité de la géographie, et cela pour des raisons futiles au moins autant que pour des raisons sérieuses. En 1870, les Allemands trouvaient mieux leur chemin en France que les

Français eux-mêmes ; la foule naïve en conclut qu'ils savaient admirablement la géographie et qu'ils en tiraient grand parti. La vérité est qu'ils avaient des cartes et qu'ils savaient les lire. Le plus grand géographe du monde ne mènerait pas un régiment d'un village à l'autre en se fiant à sa science, et un officier médiocrement instruit peut fort bien exécuter une reconnaissance sans posséder par cœur, depuis le collège, les fleuves et leurs affluents.

Il est peu de professions où la géographie ne soit utile, et on le verrait bien mieux si elle était familière à un plus grand nombre de citoyens. La science ne révèle tous ses bienfaits qu'à ceux qui l'ont acquise ; tant qu'on ne fait que les deviner, on ne les devine qu'en partie. A mesure que l'univers, jadis morcelé, se transforme en un marché unique, il y a plus de gens intéressés à suivre et même à prévoir les fluctuations de ce marché. L'industrie et le commerce ont besoin de connaître leur clientèle, c'est-à-dire le monde, pour donner à leurs travaux la direction la plus profitable. J'ai déjà indiqué cette évolution, et il est inutile d'y insister. Mais la géographie doit surtout servir à déterminer des vocations. Elle

élargit l'horizon des jeunes gens ; elle leur montre une multitude de carrières où leur activité trouvera un emploi cent fois plus fécond, pour eux-mêmes et pour leur pays, que les professions bureaucratiques.

Laissons dire aux gens à courte vue que l'émigration est inutile parce que la France n'est pas très peuplée, et que nous n'avons pas de trop-plein à déverser. Il est vrai que notre territoire, mieux cultivé, nourrirait plus d'êtres humains, et qu'il n'y a pas chez nous beaucoup de misérables que la faim chasse de leurs foyers. On trouverait cependant de quoi fonder plus d'une colonie, si nos pauvres gens savaient et voulaient se déplacer. Mais ce n'est pas la densité de la population qui fait l'encombrement ; ce n'est pas le chiffre d'habitants que la statistique enregistre par kilomètre carré qui produit la pléthore. Notre bourgeoisie, en dépit de sa stérilité volontaire, est encore bien trop nombreuse ; ses fils s'épuisent à disputer des places dans les écoles du gouvernement et des emplois dans les administrations publiques ; la préparation aux examens les vieillit avant l'âge ; le concours est un minotaure qui dévore chaque année une bonne partie

de la jeunesse française. Pour offrir un débouché à la foule des candidats, le pouvoir crée sans cesse des fonctions nouvelles ; loin de délivrer le corps social de ses parasites, la République elle-même en augmente chaque jour la multitude. L'émigration, soit à l'étranger, soit aux colonies, débarrasse le sol d'un inutile fardeau ; elle enrichit ceux qui cherchent et qui trouvent la fortune loin du pays natal ; elle alimente l'exportation ; elle ouvre des marchés au travail national ; le succès de ceux qui s'en vont accroît le bien-être et stimule la fécondité de ceux qui restent. Je parle, cela s'entend, de l'émigration éclairée, intelligente et libre, de celle qui n'est pas une fuite, mais une conquête.

Ce n'est pas le lieu de montrer que le moment est venu pour nous de quitter le coin du feu, si nous voulons tenir dans le monde la place d'une grande nation. Il n'est que de mettre en pratique cette vérité généralement admise, et c'est pour cela que je voudrais que la géographie fût avec les langues vivantes la base de l'enseignement secondaire. Notre éducation classique nous dresse surtout à bien parler, à juger les œuvres littéraires et les œuvres d'art, à chercher le succès

dans l'élégance et l'éloquence, à nous distinguer en un mot, non à agir. Il serait temps de raffiner un peu moins le goût, et de développer l'esprit d'entreprise. Nous avons eu assez de générations pointilleuses et batailleuses ; formons des générations qui ne mettent pas leur idéal dans les applaudissements d'une foule plus ou moins délicate ; élevons des Français qui songent à s'enrichir autrement que par les contributions de leurs concitoyens, qui essaient de conquérir le monde autrement qu'avec des phrases et des théories.

Nous rentrerons ainsi dans la vraie tradition de notre race, et des meilleurs éléments de notre race. Secouons enfin le joug des Romains, rhéteurs, docteurs et légistes. Souvenons-nous de nos pères les Gaulois, ces intrépides coureurs d'aventures, à qui l'univers semblait trop petit avant que César et ses légions leur eussent apporté l'esclavage et la civilisation. Souvenons-nous des Francs, des Normands, de ces Français du moyen âge qui portèrent en tant de pays lointains leur activité redoutable. Réveillons dans les âmes de nos enfants cette flamme que plusieurs siècles de culture assoupissante n'ont pas entièrement éteinte.

Dira-t-on que l'étude de la géographie n'a point tant d'efficacité, qu'il est chimérique d'en attendre la résurrection de l'esprit d'entreprise ? Pour répondre à cette objection, il faudrait d'abord prouver que l'éducation n'est pas impuissante, c'est-à-dire justifier l'existence même de l'enseignement secondaire ; nos adversaires n'exigeront sans doute pas cette démonstration. S'ils ont raison de prétendre que la lecture des classiques anciens exerce sur le caractère et la destinée de nos élèves une influence réelle et durable, ils avoueront bien que d'autres travaux exerceraient une autre influence. Ne savons-nous pas que les enfants sont naturellement curieux, qu'ils ont l'instinct de l'imitation et l'instinct de l'émulation ? La géographie donne à leur curiosité la plus ample pâture ; ils souhaiteront d'imiter tout ce qu'elle leur fera voir de beau et de grand hors de leur pays ; en apprenant sur combien de points nous sommes inférieurs à nos rivaux, ils brûleront d'aider leur pays à conquérir la supériorité. Remarquons en passant que l'histoire excite surtout l'émulation guerrière, car elle parle sans cesse de guerres, de victoires, d'agrandissements ; la géographie excite davan-

tage l'émulation pacifique, car ses plus belles leçons partent de la lutte de l'homme contre la nature, de la prospérité des peuples laborieux et entreprenants. Les enfants verront surtout dans l'histoire une épopée militaire, dans la géographie l'épopée de l'industrie et du commerce.

De toutes les richesses intellectuelles que l'écolier amasse à force de labeur, quelles sont celles qu'il garde précieusement et dont il fera usage toute sa vie ? Ce ne sont pas sans doute les lambeaux de latin et de grec qu'il va se hâter d'oublier. Il n'aura guère l'occasion de citer son Horace, ni la tentation de le revoir : il lui arrivera rarement de regretter l'insuffisance de son érudition classique. Ce qu'il sait de géographie le suit et l'accompagne perpétuellement dans ses conversations et dans ses lectures. Nos autres connaissances s'effacent, pour la plupart, avec le temps ; celle-là s'entretient et se développe sans cesse. Les livres qui ont le plus de débit, après les romans, sont des récits de voyages. Un journal bien fait n'est entièrement intelligible que pour qui sait la géographie. La politique étrangère, la politique coloniale, la politique économique, ces objets de tant de discussions, ne sont